

## §

Tandis que *l'Ermitage*, au cœur des pages fanées, garde cette fraîcheur qui s'attache aux créations de la jeunesse, il arrive que tel épisode de la petite histoire littéraire vieillisse rapidement. *Un train entre en gare*, comme c'est loin! Quinze années seulement, cependant, ont passé depuis que le monde des lettres s'augmentait d'une unité dans la personne de Henri Séguin, l'auteur supposé — au demeurant existait-il bien un M. Henri Séguin? — du roman ferroviaire. Tobia Rolob, dans *l'Ordre*, ressuscite la chose: jury du super-roman, banquet qui prit, au dessert, des airs de meeting, tout cela plein de belle humeur, et qui fait mesurer, à l'évoquer, combien amère l'heure d'aujourd'hui. *Un train entre en gare...* L'avion de retour apporte-t-il la paix? « J'aime beaucoup la France », disait M. Hitler à M. Alphonse de Chateaubriant (nous avons relaté ici l'interview du *Journal*; « nous ne nourrissons aucun ressentiment contre la France », a précisé le Chancelier à M. Ward Price, envoyé du *Daily Mail* (interview dont **la France de Bordeaux et du Sud-Ouest** nous apporte l'écho). Qu'est-ce qui est préférable, des serments d'amour de l'auteur de *Mein Kampf* ou des déclarations de guerre dont les journaux allemands étaient tout chauds, il y a cinquante ans? On lisait dans *le Temps* du dimanche 9 septembre 1888 :

Plusieurs articles publiés récemment dans la presse allemande à propos de l'Exposition universelle de 1889 tendent à faire croire que la grande fête de la paix et du travail échouera misérablement. Ils représentent la France comme une nation pestiférée.

Mais, fin septembre 1938, voici partout fleurir des paroles aimables. Le « rayon de la mort » s'est éteint, l'avion de la paix a triomphé. Y a de la joie.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

**Le centenaire de Georges Bizet.** — A l'occasion du centenaire de la naissance de Georges Bizet, l'Opéra-Comique va, comme il se doit, donner une série de spectacles composés d'ouvrages du grand musicien français. *Carmen*, le 28 octobre, jour anniversaire, sera jouée pour la deux mille deux cent soixante et onzième fois. Il n'y a guère que *Faust* dont

le succès ait été aussi grand, aussi durable — et encore *Faust*, créé le 19 mars 1859, a-t-il quelque seize ans d'avance sur *Carmen*, qui cependant l'a rattrapé, sinon dépassé, celle-ci n'ayant vu les feux de la rampe que le 3 mars 1875. Nous aurons certainement l'occasion de reparler des représentations du centenaire, mais il convient de marquer dès avant qu'elles soient données l'opportunité de cet hommage.

Nous devons beaucoup à Bizet. Tout le monde, quand on parle de lui, songe à Nietzsche, aux notes écrites par le philosophe allemand en marge de sa partition de *Carmen*, à *Der Fall Wagner*, et ce rêve de « méditerraniser la musique », embrumée par le génie wagnérien. Mais il est piquant de rappeler à ce propos quel accueil *Carmen* reçut précisément de ses juges au soir de la première. Après de telles lectures, un critique peut faire oraison, et Henry Gauthier-Villars — *alias* Willy — a recueilli dans son *Bizet* tout un bouquet de ces jugements qu'on ne se lasse point d'admirer. C'est Paul de Saint-Victor, à l'ordinaire plus perspicace, qui range Bizet dans « cette secte nouvelle dont la doctrine consiste à vaporiser l'idée musicale au lieu de la resserrer dans des contours définis » :

Pour cette école, dont M. Wagner est l'oracle, vague comme celui des chênes de Dodone, le motif est démodé, la mélodie surannée; le chant, soufflé et dominé par l'orchestre, ne doit être que son écho affaibli. Un tel système doit nécessairement produire des œuvres confuses. L'orchestration de *Carmen* abonde en combinaisons savantes, en sonorités imprévues et rares. Mais cette concurrence excessive faite aux voix est une des erreurs de l'école nouvelle.

Cela parut dans *Le Moniteur*. Mais *Le Siècle*, sous la signature d'Oscar Commettant, renchérit :

Le cœur de M. Bizet, blasé par l'école de la dissonance et de la recherche, a besoin de se refaire une virginité. Cet opéra n'est ni scénique ni dramatique. Ce n'est pas avec des détails d'orchestre, des finesses instrumentales, qu'on peut exprimer musicalement les fureurs et les caprices de Mlle Carmen. Nourri des succulences enharmoniques (*sic*) des chercheurs de la musique de l'avenir, Bizet s'est échauffé l'âme à ce régime qui tue le cœur.

Il est difficile, en vérité, de se tromper plus ingénument.

Si la musique de Bizet vit, en dépit des concessions faites par le musicien au mauvais goût de son temps, en dépit de son toréador avantageux et de sa Micaëla d'opéra-comique, c'est bien parce qu'il a su exprimer le caractère de la *Carmencita*, sa violence, son fatalisme, sa sensualité, c'est parce que la musique reste fidèle à Mérimée chaque fois que le fâcheux livret s'en écarte pudiquement. Et c'est là le prodige : de la nouvelle, il ne reste pas grand'chose dans ce livret édulcoré. Plus de Garcia le borgne; plus d'officier anglais assassiné; plus de don José criminel dès le début de l'action, mais des anges de douceur qui « aiment bien leur mère » et qui seraient assez ridicules si le génie de Bizet ne leur avait rendu leur vraie nature. Tout ce réalisme est assez peu wagnérien, quoi qu'en pensent Saint-Victor, Oscar Commettant et Pierre Véron. Celui-ci écrit dans *Le Charivari* :

Nous éprouvons du regret à voir un compositeur si prématurément doué se fourvoyer à la remorque du wagnérisme atrophiant.

Et le rédacteur de *La République Française* qui déplorait l'absence de lumière de cette musique « demeurant d'un bout à l'autre dans une teinte grise » ! Nietzsche y voyait luire le grand soleil méditerranéen, lui, et c'est au philosophe allemand que le public et les musiciens ont, finalement, donné raison. Deux mille deux cent soixante et onze représentations depuis cinquante-trois ans n'ont pas épuisé le succès de *Carmen* à Paris. A Vichy, l'année dernière et cette saison même, *Carmen* était acclamée avec tant de chaleur qu'il fallut donner des représentations supplémentaires. Et il n'y a pas d'ouvrages français plus souvent joués à l'étranger.

Chose curieuse, Bizet fut voué à l'exotisme, et ses dons de coloriste lui ont permis de traiter des sujets qui l'ont entraîné d'un bout à l'autre du monde : en 1859, il écrit *Don Procopio*, qui est son premier envoi de Rome, et cet opéra-bouffe est parfaitement italien. Le deuxième envoi de Rome est une « ode symphonique », *Vasco de Gama*, sur des vers piteux de Louis Delâtre, mais ornée d'un boléro portugais. *Les Pêcheurs de Perle* conduisent Bizet, en 1863, sur les côtes de l'Océan Indien; avec *La Jolie Fille de Perth*, en 1867, il est en Ecosse et avec *Djamileh* (1872), en Egypte; *L'Arlésienne* (1872) n'est exotique que pour les Parisiens qui re-

gardent la Provence comme un pays lointain, mais *Carmen* c'est l'Andalousie... *L'Arlésienne* et *Carmen* ont fait trop oublier les autres ouvrages de Bizet. Lors d'une récente reprise des *Pêcheurs de Perle*, on s'est bien rendu compte de la valeur musicale de cet ouvrage, malheureusement construit sur un livret d'une puérité déconcertante. Et puis aussi — il faut l'avouer — du souci sans doute excessif éprouvé par Bizet de ne point heurter les goûts de ses contemporains; ce qui ne l'empêcha pas d'être, à ce propos déjà, accusé de « wagnérisme » et d' « excentricité ». Concessions encore plus étendues dans *La Jolie fille de Perth* (dont le livret, soit dit en passant, trahit encore plus Walter Scott que le livret de *Carmen* ne trahit Mérimée). Concessions dont très justement Adolphe Jullien, au lendemain de *Carmen*, marqua la vanité :

Le musicien s'est naïvement figuré qu'il lui suffirait d'atténuer ses préférences, de répudier ses juvéniles audaces, si humbles et si modestes, de se rallier franchement au genre de l'opéra-comique, dont il avait cru pouvoir étendre ou varier les formes consacrées selon les exigences de ses livrets; d'écrire enfin force couplets guillerets et refrains faciles à retenir, pour conquérir ces éloges si précieux que la plupart des critiques lui refusaient obstinément. Ils lui commandaient de s'amender et de rejeter ses propres idées pour adopter les leurs; il jugea qu'il avait assez longtemps résisté et se courba sous cet ordre formel. Qu'arriva-t-il? C'est que ses juges sont fiers d'avoir humilié ce superbe, et la faiblesse momentanée du justiciable doublant leur assurance, ils le traitent encore plus durement pour ses erreurs passées, sans lui savoir gré de les avoir répudiées. Leur siège est fait d'avance. M. Bizet ferait jouer demain sous son nom tel opéra oublié de Grétry ou de Philidor qu'il se trouverait encore des gens délicats pour le juger convaincu de wagnérisme, aussi justement que par le passé, et pour le vouer à une réprobation universelle. Qu'a-t-il servi à M. Bizet de se plier au goût de personnes dont il doit se rire par derrière et railler les façons de voir en musique, si différentes des siennes, de celles, du moins, qu'il s'est laissé gracieusement attribuer? La presse lui marque encore moins de faveur, et le public moins d'empressement...

Tout cela n'est sans doute pas inexplicable, et on ose d'autant moins faire grief à Bizet de cette complaisance que

*Carmen* et *L'Arlésienne* (pour s'en tenir aux deux chefs-d'œuvre) demeurent, en dépit de leurs faiblesses, des œuvres maîtresses, et que Bizet domine avec Lalo toute la musique dramatique française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Entre les deux compositeurs de génie, la différence de caractère marque assez bien la différence des œuvres. Dans une lettre de Rome (publiée dans *La Revue de Paris* du 15 décembre 1907), Bizet disait :

J'ai beaucoup d'espoir pour ma carrière : j'aurai probablement moins de talent et des convictions moins arrêtées que Gounod. Par le temps qui court, c'est une chance de succès.

C'est une chance par tous les temps — mais seulement quand on a, malgré l'incertitude de ses convictions — assez de génie pour faire oublier ses faiblesses et marquer ses œuvres d'une personnalité qui, en dépit des complaisances au goût du jour, leur imprime le caractère de ce qui ne doit pas périr.

RENÉ DUMESNIL.

### CHRONIQUE DE L'ÉCRAN

**Films nouveaux.** — Durant la quinzaine écoulée, j'ai bien vu une quinzaine de films nouveaux, soit français ou étrangers. Rassurez-vous, je n'ai pas l'intention de commenter chacun en détail, car l'objet de cette rubrique est surtout de suivre la production cinématographique à un point de vue général, pour essayer d'en tirer des enseignements utiles au développement de l'art de l'Écran. Je me contenterai la plupart du temps de signaler les deux ou trois productions françaises ou étrangères méritant d'attirer l'attention de nos lecteurs.

Dans la dernière série, les films français ont dominé, et de loin, la médiocrité ou la banalité des productions américaines. Mieux, on peut vraiment signaler, chez nous, deux ou trois œuvres tout à fait dignes d'intérêt. Je noterai tout de suite *Alerte en Méditerranée*, dont le sujet est magnifique et plus émouvant encore que celui de *La Dernière Illusion*, si unanimement admirée. Le metteur en scène, M. Léo Joannon, a montré trois bâtiments de guerre de nationalités différentes, allemands, anglais et français, qu'une mission